

LA CHOCO LATE RIE PERRIER

LES CAHIERS DE L'OUEST

Auteur principal
Eduardo Camacho-Hübner

Avec les contributions de
Joël Christin
Lorette Coen
Raymond Gauthier
Alain Plattet
Mélanie Volluz Freymond

Une édition de l'Association
Ouest lausannois : Prix Wakker 2011

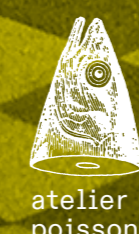


En collaboration avec
l'Association de Quartier
Chocolaterie-Silo



inFOLIO

AVEC LE SOUTIEN DE



Régénération des sites industriels : enjeux et opportunités.

Que peut-on dire du patrimoine industriel de l'Ouest lausannois ?

Bruno Marchand Une multitude de constructions artisanales ou industrielles très variées et de grande qualité caractérisent l'Ouest lausannois. On peut citer l'ancienne usine de meubles DEM, de Georges Brera et Paul Waltenspühl, à côté de l'autoroute, au chemin du Couchant, à Chavannes-près-Renens. Dans un format beaucoup plus grand, il y a l'usine Bobst à Prilly, une très belle construction de Charles Thévenaz. On peut aussi parler des bâtiments de Frédéric Brugger, la halle de façonnage Francillon & Cie, à Crissier, et une halle de montage à Ecublens, ou encore de deux bâtiments remarquables, à Renens, dessinés par Jean-Marc Lamunière pour les Imprimeries réunies et pour Mayer et Soutter, et dont le second vient de bénéficier d'une belle réfection. Le silo de Jean Tschumi, toujours à Renens, entre aussi dans cette liste qu'on pourrait facilement étendre.

Il est intéressant de constater que les entreprises de la région avaient fait appel à des architectes de renom pour asseoir leur image de marque. Une partie de ce patrimoine reste néanmoins encore méconnue et sous-évaluée, au risque d'être démolie. À ce titre, on peut noter que l'usine de meubles DEM, à Chavannes, due à Brera et Waltenspühl, a été le prototype de l'usine Tarex, des mêmes architectes, à Lancy (GE), l'une des réalisations les plus manifestes et reconnues de l'architecture industrielle genevoise.

L'architecture industrielle constitue un thème dans l'Ouest lausannois. Elle fait partie de son identité, de ses gènes. La qualité architecturale est en tout cas présente et caractérise fortement ce territoire, au même titre que le feront des constructions nouvelles comme les tours de Malley.

Même si une histoire les entoure, tous les bâtiments industriels n'ont pas une véritable valeur architecturale. Doit-on, et peut-on, dans ce cas, préserver la mémoire des lieux ? Est-ce à l'architecture ou à l'urbanisme de le faire ?

Bruno Marchand Si on prend le cas de la chocolaterie de Chavannes-près-Renens, les constructions ont sans doute une certaine valeur, mais je trouve la démarche d'Eduardo Camacho-Hübner vraiment intéressante, parce qu'elle met l'accent sur la mémoire des lieux.

Comparés aux grands ensembles de logements du XX^e siècle construits sur des sites ruraux et que nous avons présentés dans le Cahier de l'Ouest «Un paysage de la modernité», nous parlons ici de lieux qui étaient consacrés au travail. Des gens y ont passé toute leur vie active. Je trouve très beau de reprendre la voix des nouveaux occupants pour perpétuer un peu celles des anciens. Si on peut, dans les programmes et les nouvelles fonctions qu'on attribue aux sites industriels, essayer de trouver un discours qui n'est pas en rupture, mais au contraire trouve un écho dans les nouvelles générations, on gagne quelque chose.

Muriel Delabarre Dans *Paroles données, paroles rendues : la fabrique de la ville à l'épreuve des usages*, Nicolas Tixier et Jean-Michel Roux donnent à voir le récit du lieu au travers des paroles du quotidien. Les pratiques et les ambiances qui en ressortent constituent une source utile pour dégager des enjeux, repérer des leviers et inventorier des idées de requalification du site industriel. Le travail d'Eduardo Camacho-Hübner se situe dans cet horizon, offrant des réminiscences, un peu comme des récits qui nous rendent le lieu présent dans son vécu au fil du temps.

Bruno Marchand Le droit à la mémoire s'inscrit dans notre époque post-moderne. Nous avons tourné le dos à l'idée moderniste du progrès social et culturel qui efface tout pour faire du nouveau et du meilleur.

Dans les moments où l'on intervient, entre ce qui a existé et ce qui va exister, il faut toujours se demander si la perspective qu'on adopte est viable. Répond-elle aux exigences d'aujourd'hui ? Mais aussi, n'est-elle pas complètement contraire à ce qui a existé avant ?

L'exigence des études historiques dans le cadre des transformations de milieux patrimoniaux s'est renforcée ces dernières décennies. Comprendre l'histoire des lieux et l'évolution de la structure dans le temps est indispensable avant une rénovation.

Parallèlement, la charte de Venise, adoptée en 1964, a imposé une autre exigence, qui a été suivie pendant longtemps : toute intervention nouvelle devait être détectable et lisible par rapport à l'ancien. L'idée avait du sens, mais ce précepte a malheureusement amené aussi beaucoup de dégâts, sur le mode de la rupture.

Même si l'on fait du neuf, il faut assurer la compréhension de ce qui existait avant, jusque dans l'usage des espaces.

Comment a évolué la manière de traiter les usines et les sites industriels désaffectés ?

Bruno Marchand Le sujet est apparu dans les années 1970, avec la conjugaison de deux phénomènes sans lien entre eux. Le premier est la désindustrialisation, déjà existante à la fin de la guerre, mais qui va prendre une forte ampleur suite à la crise du pétrole de 1973. Des activités industrielles vont décliner et disparaître ou simplement s'exporter.

À la désindustrialisation va s'ajouter l'émergence des politiques patrimoniales. Les historiens, mais aussi les autorités et la population demandent davantage de considération pour le patrimoine, y compris industriel. C'est la fin de la modernité où prédominait l'idée de la tabula rasa : détruire pour reconstruire.

La démolition des halles Baltard, à Paris, entre 1971 et 1973, a marqué ce tournant en Europe. Jusqu'alors, les halles n'avaient été envisagées que dans leur aspect utilitaire. Puis assez soudainement, c'est devenu un lieu qu'il fallait absolument préserver... La réaction a été générale.

Auparavant, la reconversion de sites industriels était thématifiée dans les pays anglo-saxons, mais de manière moins manifeste. Dans les années 1960, une partie de ce patrimoine, surtout portuaire, a pu être préservée, à San Francisco. Dans ces mêmes années, il y aura les politiques des Docklands, comme à Liverpool, avec la mode des lofts qui va venir jusqu'à nous.

Mais parmi l'ensemble des constructions et sites auxquels on faisait référence, les patrimoines industriels sont restés les moins « cotés », considérés comme de l'architecture purement utilitaire et peu intéressante, à part quelques exceptions, telle la gare d'Orsay, à Paris.

La valorisation s'est développée progressivement. En même temps, ces lieux ont commencé à être occupés par des modes de vie alternatifs.

Des milieux artistiques ont investi certains bâtiments industriels, à l'image de la fameuse Factory d'Andy Warhol. Il était possible de casser, de transformer ; les volumes étaient importants et pratiques pour la création ou les happenings. À l'époque, ça n'a pas tout de suite donné des idées aux maîtres d'ouvrage. La présence d'artistes ou de marginaux qui faisaient quelques dégâts et des fêtes un peu torrides était plutôt vue comme un prélude à la démolition.

De nos jours, la conscience de l'existence d'un patrimoine industriel est davantage répandue, mais ça reste encore une histoire embryonnaire et un peu compliquée.

Que se passe-t-il à la fermeture d'un site industriel ?

Muriel Delabarre Les sites industriels délaissés sont en général marqués par un « temps de veille », comme le souligne la chercheuse Lauren Andres (Université de Birmingham), qui avait notamment étudié les friches du Flon, à Lausanne. L'intérêt des friches, c'est qu'elles ne sont pas



1 Usine de meubles DEM,
Chavannes-près-Renens
2 Le silo, Renens
3 Les Imprimeries réunies, Renens

4-5 Usine Bobst, Prilly
6 Usine Kodak, Renens
7 Halle de façonnage
Francillon, Crissier



vierges : elles offrent de grands espaces d'opportunité avec des caractéristiques architecturales particulières qu'investissent parfois artistes, acteurs culturels ou artisans, en influençant la mutation. Le temps de veille, caractérisé par des occupations temporaires, dilue un peu la tension liée à l'enjeu et à la taille de ces espaces.

Bruno Marchand L'usage alternatif, durant le « temps de veille », est rendu possible par des structures modulables, des espaces flexibles, des loyers bas et le fait que la régénération des sites industriels est souvent très longue. Mais en général, cet usage finit par être remplacé par un tout autre politique, comme dans l'exemple du Flon, à Lausanne. Les sites en question sont souvent centraux et très bien desservis, en particulier dans les villes suisses qui ne sont pas très étendues. Leur valeur foncière devient rapidement majeure et les opportunités de projets sont fortes.

Faut-il démolir ou régénérer les bâtiments ?

Bruno Marchand Les constructions industrielles ne sont en général pas protégées. On a classé des monuments, des églises, des bibliothèques, des écoles, mais pour ce qui est des usines, cette idée n'est arrivée que très tardivement.

Dans la fin des années 1980, le cas du complexe industriel Sulzer, proche du centre de Winterthur, a constitué une charnière. Le site, une des premières grandes friches industrielles de Suisse, fournissait une opportunité assez incroyable de constituer un nouveau quartier très bien desservi. Plusieurs projets rendus lors du concours proposaient de tout démolir pour reconstruire. Parallèlement, c'était la première fois, pour ce type de site en Suisse, qu'un architecte reconnu comme Jean Nouvel proposait de sauvegarder une très grande partie de la structure industrielle existante. Son projet ne sera finalement pas réalisé. Mais beaucoup de bâtiments sont restés.

Derrière la question du patrimoine architectural industriel se pose la question de la mémoire des lieux. C'est toujours le problème des changements d'affectation importants : on laisse peut-être des traces du passé, des éléments un

peu décoratifs, mais souvent, on ne travaille pas véritablement sur l'existant.

Depuis la fin des années 1980, cette préoccupation a néanmoins pris de l'ampleur. Des architectes seront connus pour cela. Le bureau Reichen & Robert a gagné toute une série de concours de l'époque en utilisant les structures en place et en préservant l'image de ce qui préexistait. C'est ce bureau qui a par exemple transformé, en 1986, la halle aux bestiaux de Lyon, de l'architecte Tony Garnier, en espace culturel. Ce bâtiment est aujourd'hui considéré comme un des exemples phares de l'architecture industrielle du début du XX^e siècle, mais à l'époque, personne ne pensait qu'il pourrait faire l'objet d'un plan de protection. La tension autour de la préservation du patrimoine industriel demeure forte, encore aujourd'hui. Il arrive que des constructions de valeur soient démolies.

Est-ce possible de conserver des bâtiments industriels pour de nouvelles fonctions ?

Bruno Marchand Pendant très longtemps, on a considéré que le changement d'affectation des bâtiments industriels, souvent couverts de sheds et pouvant avoir jusqu'à 30 à 40 mètres de profondeur, était compliqué. Avec de telles dimensions et ce type de toits, la création de lieux culturels, tels des musées, semblait être parmi les seuls programmes adéquats. Mais par la suite, on s'est rendu compte que des mixages d'activités intégrant aussi des logements étaient possibles.

Selon le maître d'ouvrage, le programme et le type d'activités seront très différenciés. Faire du logement dans un bâtiment de 25 m de profondeur ne pose en tout cas plus de problème. Ce qui aurait été impossible il y a 20 ans, les gens l'acceptent aujourd'hui et trouvent même cela intéressant. Des coopératives mènent des projets de logements en y joignant une série de fonctions, tels une crèche, des logements pour seniors, des activités annexes, commerces et bureaux et des appartements plus petits pour des personnes en transit. On peut être très riche en termes programmatiques. Il faut aussi constater que la Suisse allemande a un peu d'avance par rapport à la Suisse romande sur ce plan.

Que faut-il programmer dans les lieux qui ont servi à une industrie disparue ?

Bruno Marchand Le plus souvent, il est pratiquement impossible de retrouver des fonctions d'origine. Il faut chercher autre chose. Mais la palette s'est élargie. Le centre commercial n'est plus la seule solution viable. Il y a une nouvelle vague d'intérêt pour le commerce de proximité. Une série de fonctions en lien avec les habitants et le tissu existant peuvent être trouvées et ainsi créer des continuités, non seulement dans les bâtiments, mais surtout dans l'esprit de l'usage du lieu. Je pense à des fonctions qui ne créent pas de rupture, plutôt qu'à une galerie d'art chic et branchée qui aurait pour effet de recréer un îlot au milieu du quartier. S'agissant d'usages, les habitants occupent une place centrale dans la réflexion sur les reconversions.

Muriel Delabarre Des programmes mixtes et en phase avec la transformation des usages liée à la transition écologique permettent toujours de trouver des points de convergence entre les différents acteurs, privés ou publics, propriétaires, maîtres d'ouvrage ou usagers. Bruno Marchand évoque le renouveau des commerces de proximité. C'est un levier intéressant. Je mentionnerais aussi l'artisanat de pointe, qui valorise un savoir-faire et qui peut jouer un rôle pour les villes, à la fois à l'échelle globale, internationale et microlocale. Des équipements, tels que des scènes artistiques, peuvent également avoir un rôle mixte, entre proximité et métropole. La cohabitation de ces programmes participe à l'attractivité et à la remise en mouvement de ces lieux désinvestis.

La dimension architecturale et la position géographique dans la ville comptent aussi beaucoup. Ces bâtiments, souvent proches du rail ou d'autres services liés au fret, peuvent se situer dans des tissus denses constitués ou alors dans des couronnes périphériques. Ils offrent des points d'accès et d'échanges. Une nouvelle philosophie d'approvisionnement est en train de se développer dans les métropoles, en utilisant de tels secteurs et une redistribution par vélos cargos.

Taille, valeur patrimoniale, situation géographique, particularités locales, frottement avec d'autres équipements à proximité, acteurs en présence et temps de veille forment un ensemble de paramètres qui influencent le changement de trajectoire, la régénération et la destination de ces lieux.

Comment l'urbaniste aborde un ancien site industriel ?

Muriel Delabarre Une fois le constat fait de la disparition de la fonction industrielle qui préexistait, c'est une chaîne globale de valeurs qu'il faut prendre en compte pour reprogrammer les lieux. La question de la transition y croise la logique de ce qui anime la ville.

La plus grande hypothèse, désormais constante dans les projets, est celle de l'adaptation et de l'atténuation. Nous vivons un changement de paradigme. Le dérèglement climatique nous conduit à repenser nos logiques de projet et de planification territoriale. On cherche aussi à amener de l'urbanité et de la civilité à l'échelle des bâtiments et des terrains désaffectés. C'est une constante de l'urbanisme. On essaye de reprogrammer une ville mixte, inclusive, dense, qualifiée, lisible et adaptée aux enjeux du dérèglement climatique.

Bruno Marchand Les dernières générations de projets liés aux friches industrielles combinent souvent, avec bonheur, ouverture et écologie. Pour des raisons de sécurité, les sites étaient très fermés, clôturés et inaccessibles. Soudain, ces lieux qui formaient des enclaves s'ouvrent à la ville. C'est très intéressant que cette ouverture puisse se réaliser dès le début, au stade des réflexions exploratoires.

Quant à la dimension environnementale, pour laquelle je plaide depuis longtemps, notamment dans ce genre de sites, elle prend aujourd'hui une valeur forte et indispensable. Il faut en quelque sorte renverser l'image de pollueurs qu'avaient les industries. Les lieux qu'elles occupaient et qui vont revenir à la ville doivent être en phase avec les préoccupations actuelles. Ils doivent même se montrer exemplaires.

Comment s'y prend-on concrètement aujourd'hui ?

Muriel Delabarre J'évoquerai une expérience récente d'enseignement en atelier de projet d'urbanisme international regroupant plusieurs universités et qui se poursuit, dans une démarche prochaine de mise au concours. La métropole de Lyon et la SNCF ont lancé un mandat d'études parallèles fictif concernant la requalification des halles ferroviaires de Jean Macé. Sous-utilisés, les dépôts logistiques concernés s'inscrivent dans un périmètre de 8 hectares en plein cœur de Lyon, à quelques kilomètres seulement de la gare Part-Dieu. De nouveaux programmes doivent être développés allant de l'urbanisme transitoire à celui de la composition. On exige beaucoup de ce type de sites, autant dans un rôle d'attracteur métropolitain que dans celui d'espace relais de proximité avec des fonctions de quartier. On leur demande également d'assurer des fonctions de logistique urbaine, en favorisant la ville du quart d'heure.

Avec les étudiants, nous avons cherché des pistes dans le cadre de ce workshop. Une première orientation visait à trouver des programmes mixtes avec de l'habitat et de l'activité artisanale, notamment dans la soierie, en résonance avec l'histoire tisserande de Lyon. Il s'agit d'installer des microstructures à insérer dans la superstructure de la halle.

Une deuxième piste s'orientait en direction de l'agriculture de proximité et de halles marchandes et gourmandes, toujours en lien avec l'histoire lyonnaise. Un programme de halles gourmandes gastronomes, d'échelle métropolitaine pourrait être associé à un programme plus local d'agriculture urbaine de proximité, en travaillant avec les écoles et les marchés, tout en tenant compte du travail important et problématique que représente la dépollution, l'amendement et la refertilisation des sols.

Une autre piste explorait la commande de la SNCF en étudiant un pôle logistique des courtes distances avec desserte de la ville par vélos-cargos. Le processus du projet doit ainsi être en mesure d'intégrer différents programmes et la question

de la transition en fait partie aussi bien que celle de la revalorisation des éléments architecturaux.

Comment la prise en compte des questions environnementales que vous avez évoquées évolue-t-elle ?

Bruno Marchand Beaucoup de sites industriels véhiculent encore de nos jours une image dégradante de lieux contaminés et dangereux pour la santé. Or, en plus d'être des endroits très caractéristiques dans lesquels les gens se sentent assez bien, ces sites se doivent aussi d'être exemplaires. Il ne s'agit plus uniquement de mettre quelques fonctions en ordre, mais de donner l'image d'une société prospective vers des valeurs nouvelles.

Muriel Delabarre La question de la revalorisation écologique par les procédés issus de l'écologie urbaine et en faveur du paysagisme est devenue centrale. On ne peut plus juger de la qualité d'une transformation sans ce paramètre.

Bruno Marchand Les exigences sont tous les jours plus fortes. La pointure des spécialistes convoqués augmente. On n'envisage plus seulement les choses sous l'angle d'un label du type Minergie-ECO ; on considère le confort urbain sous différents angles. Auparavant, on se contentait de plaquer quelques éléments sur le projet, comme des panneaux solaires, des toits verts ou le chauffage à distance, pour obtenir le label énergétique et écologique du quartier. De nos jours, ce n'est plus suffisant. On cherche à diversifier les usages de nature écologique et à les intégrer au début de la conception. De nombreux paramètres sont encore à explorer à différents niveaux. Pour donner un exemple, dans l'un de mes anciens projets de recherche, il était apparu que selon l'inclinaison des façades, l'eau qui ruisselle arrive au sol plus ou moins polluée.

Muriel Delabarre L'écologisation peut se traduire par des parcours frais, reliant les espaces publics, susceptibles de créer des événements, notamment aux points de contact entre le site requalifié et le quartier adjacent. Ces points de

contact sont intéressants et sont à soigner : le vivre ensemble peut s'y exprimer sous différentes formes. La butte de permaculture, citée par Eduardo Camacho-Hübner, à la chocolaterie de Chavannes, en est un exemple. Il semble qu'elle ait suscité d'autres projets collaboratifs autour de la pratique du potager. C'est donc un réseau non seulement spatial et biologique qui s'installe, mais aussi du vivre ensemble.

Et il y a bien sûr la dimension d'ingénierie écologique dans les pratiques pour valoriser les structures en place. La « techno nature » – comprise comme la manipulation d'éléments naturels (eau, sol, végétal entre autres) – y participe, permettant d'inscrire de nouveaux rapports dans le site et de recréer des milieux vivants habités. La pollution des sols est un gros obstacle à franchir. Des décapages et des traitements de la terre en usine sont souvent nécessaires. L'ingénierie écologique aide à trouver des solutions pour installer un paysage vivant et recomposer des sols fertiles.

Peut-on parler d'exemples de réussites ?

Bruno Marchand Les projets qui incluent les paramètres dont nous parlons sont en cours, comme celui cité par Muriel Delabarre, à Lyon.

En référence à des exemples passés, je citerai la régénération de la Ruhr. C'est un cas fascinant, car il s'agissait d'une industrie absolument incroyable qui a été remplacée par un parc naturel et de loisir d'une grande beauté. Revitaliser ces lieux était une gageure. La dimension environnementale n'était pas un but principal de l'époque. Il s'agissait d'ouvrir ces espaces au public, comme des ruines, avec un côté un peu romantique. Mais la nature y est aujourd'hui présente.

Je mentionnerais encore un second exemple bien connu. Il s'agit des docks de Hambourg. C'est un des derniers cas où le besoin d'un bâtiment iconique s'est fait ressentir. La fameuse philharmonie d'Herzog & de Meuron, dont l'édification a débuté en 2007 et qui a été inaugurée en 2017, constitue comme une mise en abyme de l'idée qu'il faut redonner une nouvelle image à ces lieux-là. Malgré tout l'intérêt architectural que les éléments iconiques peuvent avoir, ils ne sont heureusement

plus nécessaires aujourd'hui. Ce type de « geste » était le signe manifeste de la mondialisation.

Actuellement, plutôt que sur des projets emblématiques, les reconversions de sites industriels s'appuient davantage sur les processus, comme l'a souligné Muriel Delabarre. Elles impliquent de nombreux acteurs, des réflexions et des enjeux fondamentaux où interviennent le privé et le public. Les questions sont complexes et les réponses cherchées visent plus à obtenir une qualité d'ensemble qu'à impressionner le touriste qui débarque.

C'est l'intégration dans la ville qui compte, avec le réseau des espaces publics, des espaces verts et de la mobilité verte, ainsi que les empreintes du passé, que ce soit dans la forme ou dans certains matériaux qui préexistaient.

Muriel Delabarre Les réussites sont très en lien avec le changement d'échelle. On voit aussi se développer l'idée de parcours qui intègrent ces espaces à l'échelle de la ville ou de la région. C'est le cas dans les exemples de l'Emscher Park, dans la Ruhr, ou des docks de Hambourg, cités par Bruno Marchand. L'architecture, les espaces publics, le programme de ces lieux hérités et leur mise en abîme dans le paysage, voire la combinaison des quatre est susceptible de créer l'événement pour les usagers riverains ou plus lointains.

Qui sont les principaux acteurs impliqués et comment peuvent-ils s'entendre ?

Muriel Delabarre Il faut aujourd'hui composer avec de nombreux acteurs. Les investisseurs sont en général présents quand les programmes sont de qualité et fonctionnent à différentes échelles. Les maîtrises d'ouvrage, qui incarnent les visions et donnent des orientations stratégiques, sont parfois multiples. Les « faiseurs de ville », comme dirait le philosophe de l'urbain Thierry Paquot, ne comptent plus seulement des urbanistes et architectes, mais des paysagistes, économistes, biologistes, écologues et autres savoirs embarqués, au sein de consortiums globaux très pluridisciplinaires. Ils vont donner un ADN particulier au projet qui sera déployé. Les experts gestionnaires sont également impliqués

dans les démarches. L'ajustement est crucial entre expertise de gestion et de conception.

Et puis il y a l'expertise d'usage, la dimension du «faire ensemble», des modes de co-conception collaborative qui incluent des acteurs, habitants et citoyens proches ou non, et les invitent à s'inscrire dans le processus. La sociologue Nadia Arab décrit ces systèmes de co-conception qui apportent des expertises plurielles et participent tant aux programmations émergentes qu'aux modalités de gestion des espaces. Les acteurs impliqués couvrent aujourd'hui cinq générations. De tout jeunes enfants sont inclus, par l'intermédiaire des écoles ou d'assistances à maîtrise d'ouvrage spécialisées, et à l'autre bout, une cinquième génération, qui a vécu le lieu, permet de monitorer aussi bien l'histoire du site que le présent quant aux équipements utiles aux personnes âgées.

D'autres formes d'acteurs sont encore émergentes aujourd'hui. Il s'agit d'acteurs non humains, des symbioses naturo-culturelles qui participent à la co-conception des espaces à requalifier. Des relevés de biodiversité permettent par exemple de dessiner des trajectoires possibles pour le site. Dans notre contexte d'urgence climatique, les consortiums qui se forment considèrent de plus en plus cette donnée biologique comme un acteur à part entière, qui manifeste son propre usage passé, présent ou à venir du site.

Le déroulement des projets de régénération de sites industriels a-t-il évolué ?

Muriel Delabarre Des processus par phases itératives sont de plus en plus menés, avec un temps d'activation, déjà en temps de friche, puis de préfiguration, et enfin d'installation ou de composition. L'évaluation de chacune de ces phases permet de réajuster et d'adapter les programmes en conséquence.

Bruno Marchand Dès lors, les temporalités longues sont bénéfiques, afin que la participation et les phases itératives évoquées par Muriel Delabarre puissent s'installer. Auparavant, l'architecte faisait son dessin, puis l'autorisation de construire suivait et on rendait les locaux

ou les espaces finis, viables et louables à un moment donné. Aujourd'hui, le processus implique des démarches de natures très différentes qu'on devrait pouvoir questionner à tout moment. On peut tester des installations provisoires qui préfigurent l'espace public et permettent aux gens de s'adapter et de se l'approprier. Ce temps-là, celui de la non-finitude en quelque sorte, est très intéressant et opportun dans une société qui évolue rapidement. Les questions d'îlots de chaleur, de gestion de l'eau, d'installation de canopées ne sont devenues centrales que récemment. Moi qui ai été nourri au modernisme, j'ai plaidé pour le soleil pendant 40 ans. L'ombre d'une tour était un phénomène dont il fallait minimiser les effets. Aujourd'hui, elle est bienvenue. L'adaptabilité est stimulante. Les développements lents permettent d'inclure à tout moment de nouvelles exigences en lien avec le confort urbain.

Les propriétaires et les maîtres d'ouvrage ont-ils le temps et les moyens de répondre à toutes ces questions ?

Muriel Delabarre On peut parler aujourd'hui d'hyper maîtres d'ouvrage, de plus en plus informés, aguerris aux pratiques actuelles et à la recherche d'expériences. Ils vont traduire dans les projets certaines logiques sous forme de déclinaisons de chartes, telle la charte de l'eau, ou de plans, tel le plan canopée.

La cohérence entre les plans généraux qui fixent les orientations stratégiques et l'échelle des projets, avec leurs logiques d'action, est une vieille question. Elle peut aboutir à des inscriptions incitatives ou coercitives. Mais la souplesse, l'agilité, l'innovation, la possibilité de faire un pas de côté doivent être également admises.

Bruno Marchand Les contraintes économiques sont évidemment incontournables. Mais le propriétaire d'une friche industrielle ne peut plus compter sur une simple valorisation avec des appartements duplex. En Suisse, le propriétaire d'un tel site sait que la sensibilité des pouvoirs publics et de la population est importante et qu'une démarche assez complexe l'attend.

N'y a-t-il pas un risque d'exclusion des populations des quartiers au profit de populations plus aisées ?

Bruno Marchand La gentrification est toujours un risque. Le Flon en a donné un exemple. Mais je pense que de nos jours, c'est un peu plus compliqué. Ces secteurs qui ont subi des gentrifications terribles – je citais le cas des docks – ont connu des premières opérations très spéculatives. Des lieux considérés sans valeur sont soudain devenus branchés. C'est une bonne opération pour la ville, mais ça exclut une partie de la population.

Or, qu'on le veuille ou non, les sites industriels sont reliés à l'histoire du mouvement ouvrier. De nos jours, la classe ouvrière ne représente peut-être plus une valeur dans l'esprit des gens, mais l'histoire de l'Ouest lausannois est quand même en grande partie celle des ouvrières et des ouvriers qui y ont travaillé.

Dans le Cahier de l'Ouest «Un paysage de la modernité», j'ai essayé de montrer que ce paysage est justement celui de cette classe ouvrière qui, pour des raisons logiques et économiques, a été logée dans l'Ouest lausannois après les années 1950. Les usines étaient là, à proximité. Ces ouvriers étaient déjà un peu dans la ville du quart d'heure. Ils n'avaient pas de voitures à cette époque. Ils allaient à pied à l'usine, ou éventuellement à vélo. Il y avait donc des configurations de proximité qui, de nos jours, ne sont plus tellement visibles. Mais je dirais qu'il y a encore un petit souffle de cela dans l'Ouest lausannois, non ?

Ce «souffle» peut-il être perpétué ?

Bruno Marchand Peut-être, d'une certaine façon. Il mérite en tout cas qu'on donne toute l'attention et le soin nécessaires aux régénérations des sites. Ces industries ont amené du travail à tout le monde. Je veux dire qu'elles ont contribué à la fortune de la Suisse. Ce tissu industriel et les générations successives des immigrants ont permis d'élever le niveau de vie général. C'est une belle histoire. Il ne faut pas que ça devienne des lieux fermés ou gentrifiés, mais plutôt des lieux exemplaires pour la société. C'est sûrement un peu romantique, mais ces valeurs ont une histoire et elles peuvent contribuer à perpétuer la qualité urbaine.

Propos recueillis par Joël Christin